

Filigranes

Revue d'écritures



Filigranes

85

PAS SI SIMPLE, LE MONDE 2



Dans
le
multiple

Au fil de la pensée
A.S.

granes

Dans *le Multiple*

Odette et Michel NEUMAYER	Éditorial	3
---------------------------	-----------	---

MOSAÏQUES SINGULIÈRES

Bernard MORENS	Vivre	5
MALIBERT	Cachée aux plis du visage	6
Christiane LAPEYRE	Un cas si particulier	8
Françoise SALAMAND-PARKER	Je suis	9
Gianni ZUMMO	Le long d'un chemin	10
Geneviève LIAUTARD	À distance	11
Annie CHRISTAU	Chemins de traverse	12
Jean-Charles PAILLET	Derrière un visage	13
Paule BRAJKOVIC	Ordinaire	14
Natalie RASSON	Ces deux, mon multiple de un	15
Chantal BLANC	Vibre la terre	16
Geneviève BERTRAND	La vitre	17
Teresa ASSUDE	Kaléidoscope	18

IMMERSION

Isabelle ZUMMO	La césarienne	20
Annie CHRISTAU & Fred MALLON	Quelques petites graines rouges	21
Anne-Marie SUIRE	Le festin de Youme	22
Marie-Claude FOURNIER	Au réveil	24

CURSIVES 27

"Édouard Glissant : Une approche poétique du monde"

Entretien avec François NOUDELMANN

Philosophe

LE TEMPS À L'OEUVRE

Christian CASTRY	Au fil du temps	39
Claude OLLIVE	$E = mc^2$	40
Antoine DURIN	Faut-il croire	41
Anne-Marie SOUFFLET	Transfert	42
Magid LARIBI & Nicole DIGIER	Discussion à deux voix	44
Paul FENOULT	Effluves de ravissement	45
Christine LY	En voix d'extinction	46

DANS LES PLIS

Jean-Jacques MAREDI	Des matins comme	48
Jeannine ANZIANI	Trop	50
Jean-Jacques DORIO	Mailles à partir	52
Marie-Christiane RAYGOT	Règne la pie	53
Fabrice FARRE	Waelium	54
Pascale MAQUESTIAU	Elles	55

"AU FIL DE..."

Photos d'Any SOUCHOT / Pages 19 - 38 - 47

"Pas si simple, le monde !" (3)

N° 86 : "Vagants extravagants"

La pensée de l'errance. Quitter, se départir du lieu qui vous a été donné, pour mieux le comprendre ou pour mieux vivre avec. Archipels. Migrations, flux, itinérances. "Étonnants voyageurs". Nos romans d'apprentissage. Partir de gré ou de force. Populations déplacées, poussées à partir. Carnets nomades. Immobilités choisies : voyager dans sa tête, autour de sa chambre. Au-delà des normes, les marges interrogent le centre. Force de la création pour faire exister certains contextes, ouvrir des portes, construire et complexifier le monde. Attachement, détachement, dépassement : choix ?
Date limite d'envoi des textes : 30 juin 2013

Les textes de ce numéro nous sont parvenus de :

Montpellier, Toulon,
Poughkeepsie (USA),
Carnoux-en-Provence
Conques, Bezouze,
Saint-Zacharie,
Yerres, Allauch,
Gémenos, Marseille,
Martigues, Trélissac
Coudoux, Villejuif, Le Camp
du Castellet, Bruxelles,
Pointe-à-Pitre, Büttelborn,
Marches, Vitrolles

"Un penchant pour l'écriture!"

FILIGRANES, créée en 1984,
fête ses trente d'existence !

Trois numéros (87-88-89) sont en préparation pour
une belle saison 2013-2014 anniversaire...

Pour en savoir plus, merci de consulter notre site :
www.ecriture-partagee.com

FILIGRANE
(filigran) n.m.
1673 du latin
"filigrana" fil à
grain.

1) Ouvrage fait
de fils de métal
(or ou argent),
de fils de verre,
entrelacés et
soudés.

2) Dessin qui
apparaît en
transparence
dans certains
papiers.

Fig. Lire en
filigrane, entre
les lignes, deviner
ce qui n'est pas
dit explicitement
dans le texte.



DANS LE MULTIPLE

"Sois pluriel, comme l'univers"

Fernando Pessoa

À peine a-t-il poussé son premier cri, que le nouveau-né, où qu'il soit à la surface de la terre, se trouve immergé dans la diversité des visages, des voix, des odeurs... Il lui reviendra de "faire avec", tout au long de son existence.

Paradoxe ! C'est grâce à ce frottement permanent avec sept milliards d'autres, qu'il deviendra ce qu'il est, un être de langage et de création, un roseau pensant.

Naître, puis vivre en société, dans une masse - une nasse ? - dont on peut se sentir prisonnier ou au contraire, partie prenante. Il faudra du temps et de l'énergie pour prendre conscience de soi, sujet singulier, même s'il suffit parfois d'un regard pour se sentir Un ou Une. Que d'espoir, que de doutes. Mais peut-être n'est-ce là qu'inquiétude contemporaine, miroitement d'une modernité jeune de quelques siècles seulement, issue de la Renaissance européenne ?

Multiple, multitude, multiplication : il est facile de glisser d'un mot à l'autre, de recouvrir une réalité par une autre. Faudrait-il ne retenir de la multitude que l'image flottante d'une foule bigarrée, dangereuse aussi ; le foisonnement de projets et d'idées avec la peur de s'y perdre ; la prolifération de formes et de couleurs, avec la dérive toujours possible vers la répétition, l'uniformisation.

L'écriture et la création sont pour nous une manière, parmi d'autres, de nous extraire de cette confusion redoutée. Dans les plis du poème, on trouvera des rêves d'îles ; des désirs d'être tout ou rien. On se revoit à quinze ans discutant à bâtons rompus. On repense aux langues perdues de n'être pas parlées...

L'écriture et la création sont manières de choisir ses points de vue. Pouvoir d'inventer celui de Sirius pour voir les choses de haut, de loin, à l'abri du contingent ; pouvoir d'être dedans ou dehors, dans l'imprévisible de la relation, à la recherche de ce qui, avec et contre, fait lien.

Se dévoilent ainsi, de texte en texte, quelques façons de faire où l'écriture n'est jamais solitaire, mais toujours reliée, corps à corps, cœur contre cœur, fenêtre d'ordre *dans* la complexité.

Odette et Michel Neumayer
20 mai 2013

Vivre. Les êtres se construisent
en nous : leurs édifices excèdent
nos dimensions, nous traversent,
invisibles chantiers. Les autres :
nous sommes leur espace, ils sont
le nôtre. Vies, villes en chantiers,
mobiles et incertains. Certains durables.

B. M.

Cachée aux plis du visage
l'ombre coïncidée
trois fois portée

en l'irréductible de chaque voix
ni addition ni multiple souffle offert
devient commune présence intensifiée

Foi trois
regards et six yeux dissolvent la frontière
où s'emprisonne le je

Depuis la matrice du *nouvoiment*
le contact épidermique des écritures
ouvre un nouvel espace

déploiement d'une parole neuve
frottée aux langues
mêlée tressée

grimpante elle avance
en un dire profus
en un rire étonné

Cette même urgence d'écriture
n'étouffe en rien
le très différent

L'autre non pas créée
mais dévidée
à partir de moi de soi de toi

cela se peut

Notre décelé
dans ce visage triple :
une manière d'intimité

cela se peut

Une patience à l'autre
secrétée au fil de l'écrit
là peut-être germe l'amour

cela se peut

*"être reliées par cela justement
le très différent"*

*Malibert
mars 2013*

Un cas si particulier

Rien n'est prêt, pourtant la date approche !

Moi, je ne suis pas pressé, je suis bien dans mon nid douillet, je nage dans le bonheur.

Je ne suis pas pressé : je connais déjà la voix sèche comme un jour sans vin de mon père qui ne veut pas de moi. Il y a peu, il a dit : "Si c'est une fille, ça pourra aller !" Ma mère n'espère que ça, pour calmer leurs relations houleuses.

Je ne suis pas pressé : je connais le secret, moi seul sais ce que je suis. Ils vont en avoir une surprise !

Attendre. Attendre le plus possible pour que le climat soit plus serein dans cette maison.

Bon, je sais que toutes les bonnes choses ont une fin. Déjà les premières contractions. Ma mère s'affole, met dans la valise quelques vêtements de naissance de mon frère, et deux jolies brassières roses tricotées par ma grand-mère. Dans quelques heures, je serai engagé dans ce passage étroit. Dégourdi et intrépide comme je suis, je passerai en force, mais je passerai. Je suis attendu par les mains expertes de la sage-femme. Ma mère souffre, je l'entends haleter et crier. On l'encourage.

- "Plus qu'une poussée, madame, la tête va sortir !"

Le périnée se déchire, je bondis au-dehors comme une fusée gluante, avec le dernier cri essoufflé de ma mère.

- "Ca y est, madame ! Vous avez un beau garçon !"

La sage-femme me pose contre le sein de ma mère qui pleure à gros sanglots. Alors je ne sais pas pourquoi, je me mets à pleurer avec elle, aussi fort qu'elle.

Mon père n'est pas là. Rentrera ce soir de l'usine et du bistrot. Non, attendez encore un peu... Laissez-moi encore contre cette peau douce et odorante, ce sera toujours ça de gagné... Paraît que la vie sera dure pour moi...

C.L.

Je suis le bébé qui tète le sein juteux et parfumé de sa mère
Qui ouvre ses yeux comme des écrins d'anguille

Je suis l'africain dans la chaleur moite de la case gémissant
Ma peau frappée d'opprobre plisse et se crevasse

Je suis la star hollywoodienne la plus en vue
En montant les marches mes talons piquent le tapis rouge

Je suis le bûcheron dans l'étendue gelée fendant le bois
Mes muscles saillants et douloureux me tiennent lieu de foyer

Je suis la femme d'alcoolique noyée de peur qui aime encore
Et ne comprend pas pourquoi son homme a choisi cette mort

Je suis la jeune fille de quinze ans qui se maquille et se farde
Qui va à la rencontre de la vie sur ses espoirs aiguisés

.....

Non

Non je suis le petit gros la quarantaine chauve
Qui passe silencieusement le long des escaliers
Je ne suis rien

Ou je suis tout

Le long d'un chemin, un homme marche.
Il a du mal à supporter sa gêne, mais il y parvient malgré tout.
Il y a ce bruit incessant qui résonne dans sa tête, sans fin.
Et il marche d'un rythme régulier, sans même penser à se plaindre
de sa condition.
Pourtant il vient un moment. Ce moment inattendu où, sans raison,
il s'arrête.
Le temps semble ralentir à l'extrême tandis qu'il ferme les yeux.
Et là, il se rend compte : un visage qui le distingue de celui des autres,
la main qu'il voit une fois réveillé, une voix dont il a à peine
conscience, une projection dans le futur, des souvenirs d'enfance.
Cet homme, c'est moi.
Et alors que je rouvre les yeux, je pleure. Des larmes de joie car
ce bruit qui me hante a disparu. Des larmes d'effroi car il laisse place
à d'autres êtres qui me ressemblent.
J'ai l'impression de me tenir debout depuis longtemps, mais en réalité
je n'ai fait que cligner des yeux. Le temps d'un clin d'œil...
C'est ce qu'il me faut pour regarder autour de moi. Combien parmi eux
l'ont réalisé ? Combien parmi eux me menacent ?
Mes larmes cependant s'arrêtent quand mon regard se pose sur toi. Car
c'est moi que tu vois, parmi tous ceux qui m'entourent, et ce simple
fait signifie que toi aussi tu comprends.
Mais une chose m'échappe ; en dépit de ce que tu sais, tu souris.
Mon savoir incomplet me motive et donne un sens au chemin que
j'arpente.
Peut-être qu'un jour je pourrai sourire comme toi à quelqu'un
comme moi, assurant la transmission de cet héritage. Car une fois
qu'on l'a, ce potentiel ne peut être ignoré et est voué à décroître.
Je ne me suis arrêté qu'un bref instant, mais j'ai déjà l'impression
d'avoir du retard, il me faut reprendre la route.
Le long de ce chemin je marche, le vent soufflant dans mes
vêtements de lin.

G. Z. - 07/02/2013

À distance

se tenir à distance
de ce qui n'est pourtant

qu'une
image

papier glacé
surface lisse
off set

dehors
rester dehors
refermer sur le cœur la paupière

se garder d'en pleurer
...

G. L.
Baby bleues (Extraits)

Chemins de traverse

quelques fragments épars
et les mondes se dispersent pour mieux se rassembler
de surprises en secrets révélés
de désirs en échanges d'humeurs.
L'appartenance se fait lien provisoire
la multitude devient un aimant
glisser, glisser encore.
Il n'y a plus de transparence possible
la guerre se déguise en paix.
C'est l'absence de soi qui sillonne les mystères du temps.
Quand pourrons-nous affirmer que le passé n'a pas été choisi
refuser l'archaïque
les assurances qui paralysent,
les hypothèques du destin.
Il devrait y avoir plus de futur que de présent
Pendant ou après avoir eu peur de l'authentique
nous le rechercherons.
Nous sommes des couches tranquilles.
Même avec des bleus ecchymoses, des prothèses multiples,
des bijoux couvertures, des loupes grande portée,
malgré les impressions choc,
la terre peut se transformer en un fil
celui de la pensée,
légère comme la caresse d'un oiseau.
Ne jamais blesser l'autre
même pour une idée contraire.
Être soi sans aucune feinte
Posséder le sens interne des choses.

Poussière blanche de paix éphémère
sur mes chemins de traverse
je me love en mon noyau
centre muet
tout.

A. C. octobre 2012

Derrière un visage
quelles vérités
pour un autre visage

De quelles lèvres les mots
de quelle oreille l'écoute
de quel regard l'approche

Comment distancier cet essaim
dans lequel nous sommes

Si ce n'est de vivre les gestes
et de les éprouver

Dans l'effervescence du monde

J.-C. P.

Ordinaire

Les fenêtres sont interdites.
Derrière les portes, les guerres invisibles inventent
l'air des lieux.
Multiples horizons suivant l'étage.
C'est comme chez les autres.
Au plus près de l'être, les pensées sont correctes. Et sous la
rayure, la trace errante et possédée devient insupportable.
Chaque strate d'émotion distille les poisons de l'indifférence.
La feuille pliée, jetée dans l'escalier, confirme qu'une inconnue
au corps lointain écrit des portraits de voyage entre deux portes
verrouillées. L'indifférence ne lira pas cette lettre,
préjudice du doute.
Et l'épaisseur des murs gardera le temps dans le silence.
Encore.
Le monde sur les paliers d'en face.
Exercice de survies, même les plus profondes.
Exercice de disparition, à revendre.
La détresse originaire, à hauteur d'homme.
Dans cet abandon-là, poserai-je une pierre de patience ?
Reconnaissant l'autre en moi et moi en pluriel ?
J'aurai juste le courage de remettre à demain,
une exécution ordinaire.
Peut-être.

Ces deux, mon multiple de un

Chaque fois que je me mets à écrire, deux êtres s'invitent systématiquement, sans raison apparente. Quels que soient le sujet, l'heure, le projet, les destinataires, mon humeur, ces deux sentinelles de mon écriture malmènent mon stylo.

J'ai beau avoir une myriade d'enfants, des amours perdus, une équipe entière de camarades de lutte, des compagnons musiciens, une sœur qui n'est plus mais dévore mon cœur, lorsque j'écris, ce sont toujours eux qui crient : "présents". Sur eux, les mots se cassent, leur sang coule plus vite, les mots s'oublient, réclament leur simplicité.

Régulièrement, je les chasse du moment qui fera le texte, mais ils guettent. Vous vous prenez pour qui ? Vous croyez vraiment que vous incarnez les seules questions dans ma vie ? Vous n'avez les mots de personne d'autre à habiter ? Vous vous croyez les plus textogéniques ? Que vous avez la palme de la déchirure ? Une chose est sûre : aucune fée près de mon berceau n'aurait pu prédire l'irruption de ces deux dans mon existence.

Vous les présentez ? Mais comment ne pas les trahir ? Les laisser dans l'ombre ? Ne serait-ce pas plus ou moins malhonnête à votre égard et au leur ? Peut-être vous raconter la dernière fois que chacun d'eux a traversé mon chemin ? Cela me paraît loyal.

Alors, d'abord Nourredine, mon ami, mon frère. Dix-huit ans qu'il n'est plus sur terre. Dans dix jours, je suis invitée pour les cinquante ans d'une de nos amies. Je voudrais tant qu'il vienne me chercher, que nous y allions ensemble, que nous marchions dans la ville longtemps avant d'arriver, et qu'il me la raconte cette ville, avec ses mots de bruxellois en lambeaux.

Puis, Gordon. Je ne suis pas une fée, mais je suis sa marraine. Il a décidé, comme ça, un jour il y a six ans et demi, de me suivre sur le chemin de la musique. La classique encore bien ! Il a fait son entrée mercredi dernier chez un professeur de chant. J'ai tressailli quand celui-ci a demandé quel était son compositeur préféré. Heureusement, il en a cité quelques-uns. Gordon a sauté sur Beethoven : "J'adore tout Beethoven". Mon esprit a aussitôt enfanté l'image d'un Saint-Bernard. Mais surtout, je peux vous jurer qu'il chantera ses mélodies comme Beethoven aurait voulu les entendre.

Voilà, c'est fait, je les ai couchés noir sur blanc sur cette page. Je vous les ai dévoilés. Mais je n'ai pas peur. Ils seront là la prochaine fois. Sinon, qui veillerait sur mes mots ?

N. R.

1^{ère} partie
Mosaïques
singulières

Vibre la terre

Bien au chaud sous ma couette
Je peste contre les douleurs du jour
Mal en vie dehors à côté des mouettes
Ils ont froid et taisent leurs désamours

Bien en fraîcheur sous la clim
J'ai envie de fleurs, de menthe glacée
Mal en vie ceux dehors près de l'abîme
Qui ont soif et se brûlent aux pavés

Je dérive au gré des obstacles
Je vois mes dunes sculptées par le sirocco
Je sais mes icebergs miroirs aux vains pinacles
Sur l'invisible ils ne sont jamais qu'un écho

Je suis âme voyageuse
Quand le jour s'étire au gré des étoiles
J'embarque pour des côtes sablonneuses
L'oiseau des îles me prend sur ses voiles

Des villes bleues de lumière
S'élève la clameur des affamés
Sur des monts et déserts pleins de mystère
Des tirs assassinent la liberté

Au matin, l'île aux rouges fleurs
Après le tonnerre il pleut du pesant silence
Le zéphyr nous mène à d'exotiques senteurs
Brève amnésie de l'ailleurs en folle violence

Le soleil verse des larmes
Où la Colombe refuse d'aller
Et les charmes des lointains horizons
Offrent aux hommes d'innombrables beautés.

La vitre

*"Suis-je Lao Tseu qui rêve d'être un papillon
Ou un papillon qui rêve d'être Lao Tseu ?"*

De l'autre côté
on cogne à la vitre
Bec d'oiseau confronté à l'invisible
Bruit d'os inquiétude du son éblouissement du reflet

De l'autre côté du côté
Je suis
l'autre
Traversée de l'utopie jusqu'à l'impossible du dire
Je me cogne à la page
et c'est attente de l'(In)Visite

Le "minime" en chaque virgule
Déchirure luisante d'encre creusée dans l'univers
Le mot absorbe l'absence, prend consistance dans l'écart

L'œil de l'oiseau a croisé le mien à la pliure des mondes
Le mot s'échappe comme rêve oublié
Glisse derrière le front
Se fait fièvre dans le sang

Résistance des mots à devenir oiseau
Résistance du souffle à s'incorporer au mot

Suspension du geste inominé
Effacé dans le blanc du silence

L'oiseau s'est envolé
... reste
gravée sur la page
la trace d'une plume

G. B.

1^{ère} partie
Mosaïques
singulières

Kaléidoscope

Il regarde derrière son visage
Des paroles l'intriguent et l'inquiètent
Il pensait qu'il serait toujours là
Héros immuable, insatiable
Statue de pierre résistant aux intempéries
Il pensait qu'il pouvait dépasser toutes les frontières,
Toutes les barrières
Il était transparent dans sa force, dans son combat
Juste ce petit pas de trop
Rien qu'un pas
Le vent a été plus fort
Un autre visage devenait visible

Peut-il se reconnaître ?

Derrière les murs, les barbelés
Le regard est possible, souhaitable
Il fait de la langue son pays, le lieu
La matière labourée, les surfaces creusées
La seule issue permise
Il cherche l'un, l'irréel, l'obscur
Qui reviennent à la surface
À travers ce kaléidoscope lumineux
Il se revoit entier, sans cassure
Des univers se forment, inattendus, surprenants
Des miroirs éclatants, des faces cachées
Diversité recommencée à chaque mouvement

Il entrevoit la beauté par petits bouts
Le sable se transforme en neige
Juste pour attraper les restes de lumière
La marée basse laisse apercevoir des chemins
Des creux et des pleins de vie ailleurs
Loin des ombres éparpillées
Il voit l'iceberg de ce corps sans visage
La terre se dévoile par le retrait de l'eau
Pesanteur et légèreté de la parole répandue par le vent
Les héros égarés deviennent humains et fragiles

T. A.



Au fil du bois
A.S.

La césarienne

Il y a l'aquarium. Et des poissons. Tropicaux.
Les poissons y évoluent à leur guise.
Et parfois ils y meurent.
Ça fait deux jours qu'une poissonne agonise. Elle ne bouge presque plus. Respire lentement. De plus en plus lentement.
Elle est pleine. Et elle se meurt.
Si je la laisse mourir, ses petits mourront avec elle.
Ce matin, toujours pas d'amélioration. Les autres s'agitent mais restent groupés. Ils savent.
Alors sans penser à l'acte irréparable que je m'apprête à commettre, la tête bourdonnante mais la main sûre et avec d'innombrables précautions, je prends un couteau bien affûté et je l'éventre d'un seul coup.
Elle est là, gisante, au fond de la petite bassine bleue dans un centimètre d'eau.
Sans perdre de temps, je presse une horrible fois sur son ventre.
Les premiers petits sortent.
Puis deux et trois fois.
Encore des petits. Des morts mais aussi des vivants.
Ce jour-là j'ai mis au monde une quarantaine d'alevins.
Dont onze vivants.

Aux onze, pardonnez-moi d'avoir tué votre mère.

I. Z.

Quelques petites graines rouges ici et là germent
Entre les pages d'un cahier d'écolier
C'est peut-être le cœur, la clé du ciel vers lequel s'approcher
Pour retrouver une belle ligne d'horizon.
De la propriété de notre pensée à son partage
Partir de quelques idées
Comme un essaim d'abeille griffonné
Pour aller butiner puis rayonner
Vers un chemin de création pure,
Sans même une once d'intention,
Ne plus rien vouloir
Ne plus rien savoir
Juste explorer.
Graines d'humanité cachées dans la terre chaude
Folle fertilité
Dans un bourbier sans nom.
Comme c'est bon cette joie d'être anonyme
dans une foule d'inconnus
Et de s'y fondre avec plaisir comme du chocolat
Douce amitiés d'un jour, si sacrées !
La vie palpite, les doigts de fée de la poésie tissent des ailes
dans l'air du temps,
Dans l'arbre du jour.
La vérité est ailleurs et c'est bien comme cela...
Seule chose que je puisse faire,
Pour m'insurger contre le mensonge.
C'est d'être.
Solitudes, je voulais mêler mes mots aux tiens
Pour nous faire un tricot chaud de solidarités extensibles
Jusqu'aux confins de l'éternité... Même si nos pas de veille,
nos genoux de prière, nos fragments de mémoire
restent insondables...
L'écriture n'est pas un temps de soustraction,
c'est un supplément d'âme.

A.C. & F.M.

2^{ème} partie
Immersion

Conte carnavalesque, le festin de Youme*

Ils descendaient par grappes le long des rues depuis les lointains faubourgs. Des esseulés rejoignaient les groupes hirsutes, s'y accrochaient comme des moules aux rochers. Tous convergeaient vers les boulevards. On se croisait, se mêlait, s'appelait, s'invectivait, s'embrassait dans un tumulte de mots, de cris, de sifflets et le bruit des trompes.

La masse multiforme et colorée se déployait dans un roulis de têtes et de chapeaux. Elle grouillait telle une colonie d'insectes dans la boîte d'un entomologiste. Quelques-uns en costumes de ville, endimanchés, d'autres dans des tenues fantasques, des déguisements grotesques ou raffinés, sous les masques grimaçants, les loups de satin, dans les rires et les chansons à boire. Certains portaient des vêtements d'époque, de théâtre, de music-hall, d'autres travestis en héros des livres de conte, de bandes dessinées, de séries télévisées. La préférence allait, cette année, chez les jeunes gens aux personnages de Mad Max, tandis que les jeunes filles s'étaient pomponnées en Baby Doll et en Barbie. Les familles se serraient autour du père qui ouvrait la marche avec des attitudes de commandeur. Les petits sous la cape de Zorro, le bonnet du trappeur, le bouclier en carton d'un chevalier du Temple, brandisaient des épées de bois, lançaient des kilos de confettis multicolores qui se posaient sur les cheveux, le revers des vestes puis glissaient sur le bitume où, tard, ils seraient piétinés dans la poussière et la boue. Des canettes roulaient dans les caniveaux avec des bombes vides qui avaient projeté alentour des longueurs de filasses de plastique rouge, vert ou jaune, elles se mêlaient aux serpents de papier rose pour tisser une toile par-dessus les fêtards et les liaient les uns aux autres, convergeant vers l'esplanade. À quelques mètres, la jetée avançait dans la mer qui roulait langoureuse ses moutons blancs. Déjà, tout au long de l'allée principale, plusieurs rangées d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes égrillardes et de vieillards ébahis se pressaient pour voir passer le Carnaval.

On en avait parlé le soir, on s'y était préparé depuis des mois, on s'était entraîné à la danse, à la musique pour l'honneur d'être choisi. Chaque famille avait dévoué l'un des siens à la fabrication d'un char, pour être du cortège, de la fanfare, parmi les danseurs, les figurants ou le service d'ordre. On avait consenti des économies pour l'achat des accessoires, des tissus, cousu les paillettes et les plumes, fabriqué les fleurs en papier à la lueur des lampes après le labeur. Chacun voulait être de la fête, se fondre dans la foule, avoir sa part de la liesse, s'enivrer de la hardiesse des liqueurs et du bruit de la chanson jusqu'au fracas.

Youme marchait seul dans la foule, il refusait de se laisser absorber par elle, il voulait seulement s'y cacher. Il portait un masque de tigre. Le tigre était plus exotique, le loup aurait attiré l'attention, les symboles le répugnaient. Il avait autrefois rêvé de devenir ethnologue, mais il était trop fainéant. Il se faufila, aux aguets. Un grand tintamarre emplissait l'avenue. Les instruments à vent et les cuivres firent vibrer l'air jusque dans ses entrailles. La faim le prit. Elle enflait avec la musique. Une fringale sans fond. Sa mère toujours se plaignait de ce qu'il fut si chétif. Il trouverait aujourd'hui à ingérer la chair d'une vigueur nouvelle qui lui avait manqué jusque-là. Il avait lu tous les traités des explorateurs décrivant les us et coutumes tribales des Tupinambas.

Son œil fut attiré par une tache rouge, un manteau sans doute dans le flot des dos. Il ne le quitta plus. Le jour déclinait parmi les chansons, les danses, le défilé des chars. Il fixait avec passion la petite tache, son attention à vif, elle grandissait, grandissait, jusqu'à devenir le lac rouge qui l'immergeait. La grande roue au loin fit clignoter les étincelles de ses lampes. Le soleil à l'horizon s'était épris du bleu des flots et s'y glissait comme en un lit. Il profita d'un mouvement des spectateurs agglutinés pour s'approcher au plus près. Et quand la foule esquissa les premiers mouvements de sa dispersion, il s'agrippa, retint le manteau, l'attira, colla un tampon sur le nez et fila, claudiquant avec sa charge, vers une rue adjacente où nul ne s'inquiéta de l'étrange attelage. Il avait voulu pour elle le geste précis du jardinier qui cueille la première rose. Il s'enfonça sur le trottoir désert, la proie sur l'épaule.

Lorsqu'il l'eut posée à même le tréteau dans ce lieu qu'il avait élu pour l'accomplissement, la faim immense le tenaillait puissante et irrépressible. C'est alors qu'il remarqua sa chair si blanche et il pensa à ce tableau de Tsuguharu Fujita qu'il avait vu dans un musée.

A-M. S.

2^{ème} partie
Immersion

Au réveil, je rêve déjà à mes chères passions liées aux arts plastiques. Bien qu'étant encore dans les nuages, je suis dévorée de l'envie de m'y atteler. De quoi s'agit-il ? Peintures ou gravures à mettre en route, autres œuvres déjà réalisées à figner, sans oublier les activités habituelles, lectures, randonnées, expositions d'art à visiter ou auxquelles participer. Les centres d'intérêt multiples existent pour beaucoup d'entre nous, mais il faut de plus assumer les obligations incontournables du quotidien : tâches ménagères, cuisine si possible variée, avec des recettes permettant parfois de s'envoler vers d'autres traditions. J'ajoute à cela, les contacts téléphoniques familiaux et amicaux indispensables. Pour effectuer ces travaux sans saturation, j'agis encouragée par l'écoute à la radio des informations sur l'actualité politique et des reportages. Je règle également parallèlement les prises de rendez-vous, les contacts téléphoniques quelquefois prolongés avec la famille et les amis, en poursuivant mes occupations, le téléphone calé entre cou et épaule. Il m'arrive d'entendre quelques bruits un peu "quotidiens" auprès de mes correspondants et je conclus que je ne suis pas seule à essayer de gagner du temps en cumulant plusieurs activités. Le soir, en compagnie de la télévision, je lis ce qui peut être abordé sommairement et rangé, je découpe les magazines, les catalogues d'exposition d'art, je sélectionne tout ce qui pourrait m'inspirer un sujet à peindre ou à graver, sans pour autant copier. Et voici que se profilent mentalement les premières ébauches d'une composition plastique possible. J'envisage de peindre des sujets variés sur un même support, mêlant ainsi le charme pictural à l'étrange, mettant en présence un squelette d'enfant s'activant tranquillement près d'un arbre mort couché à terre, le ciel occupé par des oiseaux d'allure énigmatique ; au loin un berger africain promène ses troupeaux. Tout ceci évoque pour moi la richesse de la vie, mais aussi laisse entrevoir ses anomalies, ses failles, ses limites avec la fin programmée de tout élément végétal, animal ou humain.

Dans le passé, j'ai eu plaisir à peindre une jeune femme assise au sol dans la nature, entourée de ses feuilles écrites, la tête posée sur ses genoux repliés, semblant fiévreusement en recherche de termes poétiques. En différents endroits sur ce tableau, figurent ses divers pôles d'inspiration : paysages variés, lieux de vie et personnages de son passé, dont un violoniste ; toutes ces représentations étant soudées par des coulures de peinture et des zones d'écritures denses.

Quelquefois, mon emploi du temps est un peu saturé et cela m'empêche de me concentrer sur d'autres lectures ou sur l'étude de l'Italien destinée à entretenir ma mémoire et en lien avec un rêve de voyage à Florence. Je reconnais la chance de disposer d'un temps libre, riche et précieux, quelquefois un peu trop chargé de projets, mais peut-être est-ce là une façon de vouloir continuer à me construire et de ne pas penser à la fatalité du temps qui passe pour nous tous.

M-C. F.

*"Quand on dit polyphonie, on risque
d'y associer l'harmonie, ce qui n'est
pas le cas : pour Glissant, l'image
forte est celle du chaos."*

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

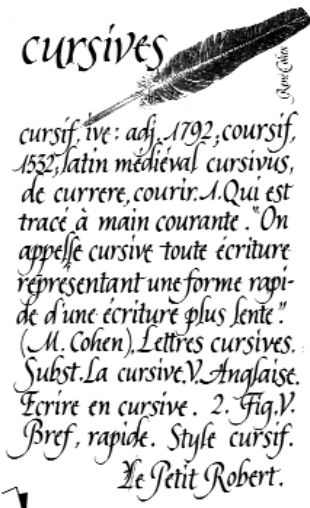
I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une
écriture
plus lente".
(M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

"Édouard Glissant, une approche poétique du monde"

Un entretien avec
François Noudelmann,
philosophe.



François Noudelmann est Professeur des universités, il est aussi producteur à France Culture où il anime le *Journal de la philosophie*. Il a dirigé le Collège international de philosophie de 2001 à 2004. Il enseigne à l'Université Paris VIII au département de littérature française et régulièrement aux États-Unis à Johns Hopkins University et New York University. Ami d'Édouard Glissant et fervent admirateur de son œuvre, il a accepté de nous recevoir pour nous parler de l'écrivain antillais et de l'importance de sa pensée pour le monde d'aujourd'hui.

" Rien n'est vrai, tout est vivant."
Édouard Glissant

Un institut nomade

FILIGRANES : C'est d'abord par l'œuvre que vous avez rencontré Édouard Glissant ?

Fr.N. : Oui, j'ai eu un choc en lisant *Poétique de la Relation* qu'il était venu présenter, ce fut une révélation. Je suis allé ensuite faire un entretien avec lui. Comme je vais assez souvent aux États-Unis, c'est là-bas que j'ai eu l'occasion de le voir et de nouer une amitié sur les dernières années de sa vie.

FILIGRANES : Vous avez pris la responsabilité intellectuelle de l'Institut du Tout-Monde après la mort de Glissant. Quelle est la visée de cet Institut ?

Fr.N. : L'Institut du Tout-Monde a été créé en 2006 par Édouard Glissant. Son objectif n'était pas de créer un institut sur son œuvre, mais d'en faire un lieu nomade qui puisse accueillir des créations, des recherches. Certaines manifestations ont été organisées à la fois à New York, à Fort-de-France, à Paris (au Musée du quai Branly)... et dans d'autres lieux du monde. Il voulait favoriser la réflexion sur le « tout-monde ».

C'était un projet très ambitieux au départ qui recevait un soutien institutionnel national, qui s'est écroulé ensuite à l'arrivée au pouvoir de Sarkozy et Fillon, mais qui a continué grâce à un très fort soutien du Conseil régional d'Île-de-France. Il repose aujourd'hui sur une structure qui est le séminaire dont je m'occupe depuis 5 ans.

Ce séminaire n'est pas consacré à Édouard Glissant mais à un certain nombre de notions présentes dans son œuvre, cette année il s'intitule "Poétique des humanités"*.

L'Institut du Tout-Monde soutient aussi des prix, comme le prix Carbet ou le prix Glissant, et un certain nombre de publications (les éditions Galaade notamment), il favorise aussi de temps en temps des rencontres artistiques.

Évidemment, par rapport au projet initial qui devait être une salle de concert, un musée des arts amérindiens ou des arts des Caraïbes, le fonctionnement est aujourd'hui moins ambitieux, mais il fonctionne avec un public très fidèle, avec des relais dans le monde entier, au Japon, aux États-Unis surtout, mais aussi au Maghreb. Il mérite bien son nom d'Institut du Tout-Monde et d'institut nomade.

* On trouvera sur www.tout-monde.com (site de l'Institut) la présentation des séminaires depuis 2007 et certaines conférences disponibles en vidéo.

« Écrire en rafales »

FILIGRANES : L'œuvre d'Édouard Glissant se compose d'essais philosophiques, de livres de poésie et de romans. Comment parlait-il de cette diversité ?

Fr.N. : Glissant est dans une approche poétique du monde qui va l'amener à explorer une question successivement sous la forme d'un poème, d'un roman, d'un essai. Souvent je lui demandais pourquoi il allait écrire un roman, pourquoi pas un essai... Il répondait : "Moi c'est comme ça, j'écris en rafales. À un moment donné, ça doit sortir." Et en même temps, ça sort en déjouant un peu les cartes car quand on lit les essais, les propos virent d'un coup au poétique ou replongent au contraire dans la spéculation philosophique.

Glissant s'est toujours senti très libre par rapport au canon des genres. Il se situe dans la lignée des poètes penseurs comme Lucrèce, Nietzsche, tous ceux qui à partir de la langue et d'un travail poétique ont essayé de penser à la fois dans les concepts et au-delà des concepts. Je crois que Glissant est un déchiffreur : pour lui la poésie est un moyen de découvrir le chiffre du monde. Il ne s'agit pas simplement de chanter ou de décrire, mais de faire entendre quelque chose qui n'est pas nécessairement audible par le langage commun.

FILIGRANES : ... et qui se découvre dans le processus même de l'écriture...

Fr.N. : Oui. De ce point de vue-là, il était assez proche, même s'il n'aurait peut-être pas été d'accord, de la conception de Baudelaire, ou même de Breton. Il faut à la fois détecter et créer des champs magnétiques. Même si sa référence était plutôt Rimbaud. Déchiffrer le monde actuel, le monde qui va, par un langage qui ne l'enferme pas dans du conceptuel, qui reste opaque mais qui soit tout en densité, qui tienne dans une intensité le sens du monde en respectant son opacité. Ne cherchant surtout pas la transparence ou la limpidité du concept.

Penser depuis le poème

FILIGRANES : Pourquoi la pensée de Glissant est-elle importante pour notre temps ?

Fr.N. : Pour moi, il y a une véritable pensée depuis le poème et depuis la pratique poétique. Glissant est justement quelqu'un qui a assumé la puissance spéculative de la poésie. Il est poète et philosophe, il n'est pas philosophe en plus que d'être poète, mais philosophe parce qu'il est poète et qu'il développe un regard particulier sur le monde. Il faut rappeler que Glissant a fait des études de philosophie et qu'il est resté très proche de la réflexion philosophique mais avec sa manière, ses mots, ses voyages aussi, qu'on a pu dire à un moment "périphériques", ses lieux. Il était nourri de culture occidentale mais il est resté très attentif à ce qui se passe ailleurs, dans d'autres civilisations, sensi-

ble particulièrement aux Amériques (pas seulement aux États-Unis où il a enseigné, mais aussi l'Amérique du sud, l'Amérique centrale archipélifique, les Caraïbes, Haïti, Cuba).

Ses déplacements font que son regard sait se décentrer et en même temps adopter de multiples points de vue, se dégager de ce qu'il appelle la pensée de l'Un, se dégager aussi d'un certain universalisme devenu très rhétorique.

Cela lui permet de découvrir une pensée extrêmement riche et de saisir ce qui se passe aujourd'hui sous le terme de mondialisation. Glissant a forgé un certain nombre de figures et de concepts opératoires (le Tout-Monde, la mondialité) pour essayer d'approcher ce qui se passe aujourd'hui. Ce regard lui a été permis par le fait qu'il appartient à une culture et à une histoire de la traite, liées déjà à la mondialisation, propres à la conquête (le premier type de mondialisation), à l'histoire de l'esclavage, moment décisif et violent de l'histoire. Glissant est porteur de cette histoire qui l'amène à avoir ces perspectives, cette idée du contact avec des histoires enchevêtrées. Ce n'est donc pas la grande histoire ou le récit linéaire que nous raconte la Genèse occidentale, mais le déplacement, cette sorte de tectonique des plaques culturelles que sa place lui permet de penser.

FILIGRANES : La complexité de sa pensée n'a-t-elle pas tendance à être abusivement simplifiée ?

Fr.N. : Oui et les effets de cette simplification sont dévastateurs. On entend souvent Glissant servir de caution à un discours généreux du type : "Il faut reconnaître l'autre, aller au-delà des frontières, accepter la diversité", ce qui enlève toute originalité à sa pensée par rapport à celle de n'importe quel prêcheur.

Il se produit la même chose avec Levinas sur la question de l'autre. Quand on réduit des pensées aussi complexes que celle de Glissant, on en fait un credo plus ou moins tiers-mondiste, et on le récupère dans des discours où il ne se serait pas forcément reconnu.

Sa pensée est complexe, austère, elle exige de ne pas en rester à une forme de morale. D'autant que Glissant a toujours dit : "La créolisation est sans morale". Dernièrement le prix Glissant a été décerné par l'Université Paris VIII et l'Institut du Tout-Monde ; à cette occasion on entend comme chaque fois : "C'est bien le métissage, se mélanger, apprécier les autres, ne pas exclure..."

Qui contredirait cela ? Si ce n'est que parfois on a envie de contredire pour faire cesser ce discours humanisto-commercial insupportable à la longue. Pour Glissant, le métissage (terme qu'il employait dans les années 1980 dans *Le Discours antillais*), remplacé ensuite par celui de "créolisation", peut être subi, vécu dans la guerre, le chaos, la souffrance, l'émigration économique.

Bien sûr, à l'exemple du jazz autrefois, on voit des communautés latinos en Floride qui vont

inventer des cultures hybrides ou mixtes, ou bien des cultures asiatiques du côté de l'Amérique de l'ouest, en Californie, qui font des choses passionnantes. Mais il ne faut pas oublier non plus que c'est le produit de conditions d'aliénation terribles, de souffrances. La créolisation ce n'est pas bien en soi, donc. Glissant observe ce qui se passe et qui lui donne à penser, n'en tirons pas d'injonctions ("Métissons-nous ! Mélangeons-nous !"), au risque d'aplatir son discours et de le résumer à la générosité simpliste de la rencontre de toutes les cultures. Le multiculturalisme n'était pas du tout un modèle pour lui.

Une histoire "imprédictible"

FILIGRANES : Il insiste aussi beaucoup sur l'imprévisibilité, ce qui doit déconcerter à une époque où tout le monde aimerait savoir comment les choses vont évoluer. Il dit toujours qu'on ne sait pas comment ça va tourner.

Fr.N. : Tout-à-fait. C'est pour cela qu'il distingue métissage et créolisation.

Le métissage est prévisible : on met un petit pois noir et un petit pois blanc ensemble, on sait comment ça va se passer avec les lois de Mendel, etc.

La créolisation est précisément cette rencontre qui va donner une transformation dont on ne sait dans quel sens elle va aller. Elle ne sera ni le syncrétisme ni la synthèse.

Glissant ne pratiquait pas le français, mais là pour le coup il utilisait sans arrêt l'anglicisme "imprédictible", comme s'il s'agissait de faire entendre quelque chose de plus "qu'imprévisible".

C'est pour lui une manière d'abandonner une conception de l'histoire qui serait hégélienne avec l'idée qu'il y aurait un mouvement qui unifie l'ensemble. Au contraire, pour lui il n'y a pas un mouvement mais un chaos, le Chaos-monde, ça part dans tous les sens, on ne sait pas où ça va aller, mais il n'y a pas de loi de l'histoire. Ça tient aux rencontres et on ignore comment les rencontres donnent lieu à telle culture nouvelle, telle créolisation. Il insistait beaucoup sur cette idée "d'imprédictible" pour penser le temps, le déroulement désordonné du temps.

FILIGRANES : Ces rencontres ne se limitent pas aux relations entre les hommes, elles incluent aussi la nature, n'est-ce pas ?

Fr.N. : Le mot de "nature" n'a pas été chez lui forcément déterminant, mais tout à la fin de sa vie il a beaucoup promu la notion de "vivant".

Il a cherché à éviter un certain anthropocentrisme : pour lui, penser le Tout-monde ce n'est pas penser seulement les constructions humaines ou l'histoire humaine, mais c'est penser la planète, la solidarité de tous les êtres vivants. Ensuite savoir ce qu'on fait de cette solidarité, si on accorde des droits aux uns ou

aux autres, n'était pas trop son affaire. Mais il voulait penser communément tous les êtres du vivant.

Il y a une célèbre formule à la fin de son livre *La terre magnétique* : "Rien n'est vrai, tout est vivant". Délaissions la vérité du monde, de la nature, de la métaphysique, mais acceptons que "tout est vivant" ; donc on doit aussi entendre la relation au-delà de la rencontre entre individualités humaines.

La rencontre est aussi la solidarité entre toutes les formes "naturelles", si on veut reprendre le mot de nature. Il était très sensible à cette communauté. Dans ses descriptions de la Martinique aussi, dans ses essais même, lier tout cela, le minéral, le rocher du Diamant, la mangrove, est très important : il trouve des figures de pensée dans les formes du vivant.

Avec aussi cette idée que le vivant se multiplie, se métamorphose... dans cette conception à la Lucrèce ou épicurienne, "rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme". Chamoiseau reprend pour le coup cette manière par l'accueil qu'il fait au monde animal, très important dans ses romans. Les oiseaux par exemple, et tous les êtres vivants sont pris dans une communauté de relations. D'où le souci écologique, c'était assez sensible... le vivant donc, plus que la nature.

Le souffle et le cri

FILIGRANES : L'écriture poétique et romanesque, est-ce qu'il la vivait comme un processus de créolisation ?

Fr.N. : C'est une question délicate parce que précisément il n'a pas choisi la langue créole.

Il écrit en français, mais il a toujours dit que pour lui le créole n'est pas du tout limité à une langue, qu'il s'exprimait en créole en employant la langue française. Il y a une manière de créoliser qui n'a pas besoin de la syntaxe ou du lexique créoles. Mais j'ai du mal à aborder son écriture en terme de créolisation ; en disant cela je pense que quelque chose ne va pas, je penserais plutôt en terme de "souffle", de souffle poétique, en terme de "cri".

Glissant a voulu articuler des inspirations et faire entendre des voix, même dans ses essais, ce qu'il appelle le "cri", le cri du bateau négrier, le cri de l'esclave, mais dont il a fait aussi des chants, des souffles.

Quand on le lit, on entend énormément cela, ce travail du souffle. Même dans ses essais il y a des périodes. Glissant définit son écriture comme baroque, et, comme vous disiez, le monde latino-américain pour lui est un modèle, aussi bien les poètes, les romanciers, que les peintres.

En même temps, lorsqu'on lit Glissant, l'écriture pourrait être considérée comme classique : ses périodes, ses rythmes, la syntaxe marquée par des circonstanciels

aussi, tout cela est très mesuré, c'est la mesure de la démesure. Il y a quelque chose de classique dans son écriture, d'épique aussi dans *Les Indes*, par exemple.

FILIGRANES : Il y aurait à la fois cet héritage de la période classique française et tout l'apport antillais ?

Fr.N. : Je crois qu'il a apporté des rythmes, une langue, une écriture qui ne sont pas réductibles à ce que lui-même condamnait, c'est-à-dire au créolisme, à cette manière de vouloir identifier à tout prix les écrivains par la langue. Je crois que cela ne marche pas pour lui. De vrais spécialistes de la littérature antillaise montreraient sans doute au contraire qu'il y a des formes de créole et de créolisation dans la syntaxe. J'avoue que je ne le lis pas, que je ne l'entends pas comme ça.

FILIGRANES : Glissant cite Césaire, Perse, Faulkner... y a-t-il d'autres écrivains, d'autres philosophes qui aient compté pour lui ?

Fr.N. : Il est certain que ceux que vous avez cités sont les plus importants, il y a Segalen aussi, Rimbaud est une référence importante.

Glissant connaît très bien par ailleurs les philosophes classiques et modernes, mais il a toujours essayé de mettre en valeur ceux qu'il appelle les hérétiques, ceux qui ont été à côté de la pensée de l'Un. Il

avait toujours le souci de citer Raymond Lulle par exemple. Nietzsche et Heidegger d'une certaine manière aussi, il y fait référence de temps en temps, peut-être dans un rapport hölderlinien.

Même si les poètes qui l'inspirent sont des poètes voyageurs : Perse, Rimbaud... ceux qui partent. Ce ne sont pas les poètes de l'habitation comme Hölderlin, Char, toute la filiation heideggérienne. Il lisait aussi les Sud-Américains.

On peut trouver ses inspirations dans l'anthologie qu'il a faite à la fin de sa vie, c'est le dernier livre qui ait paru de lui, *l'Anthologie poétique du tout monde*, paru chez Galaade. C'est un gros volume : il avait sollicité tous ses amis pour lui proposer des textes, des extraits, et a ainsi constitué un livre avec des extraits d'origines extrêmement diverses et dans lequel il met aussi des citations philosophiques. C'est en quelque sorte l'imaginaire philosophique et littéraire d'Édouard Glissant. Et là vous avez en effet une foultitude de références.

FILIGRANES : En plusieurs langues ou en traduction ?

Fr.N. : En traduction.

Passages du sens

FILIGRANES : Lisait-il en d'autres langues ?

Fr.N. : Son rapport aux langues est un peu spécial : il a toujours tenu à affirmer que les langues

avaient un sens qui ne passait pas dans la traduction et auquel on pouvait accéder sans passer par la traduction. Quand il faisait des lectures poétiques, il invitait des amis islandais qui lisaient en islandais. Personne n'y comprenait rien, lui non plus d'ailleurs, mais pour lui on accédait à un sens.

À l'inverse, j'ai eu une expérience un peu bizarre avec lui sur la traduction. Je lui avais donné pour son anthologie des poèmes de Nietzsche dans les éditions de Giorgio Colli, un très beau livre intitulé *Dithyrambes de Dionysos*. Au bout du compte, il a pris des poèmes parmi ceux que j'avais sélectionnés, mais pas dans la traduction que j'avais choisie. Je lui ai demandé pourquoi, il m'a dit avoir trouvé une traduction plus belle, plus poétique. Je lui ai demandé s'il avait regardé le texte allemand (je ne suis pas sûr qu'il lise le texte allemand), il m'a répondu que non, mais qu'il entendait que c'était plus poétique et plus proche de Nietzsche.

Il y a un côté un peu magique dans ce genre de réflexion, mais voilà aussi qui est une provocation à penser différemment la question de la langue, du passage du sens, de la métamorphose du sens dans la traduction. Le souci du texte source peut être un peu suspendu...

Les habitudes universitaires peuvent être un peu choquées par ce qu'on pourrait considérer comme de la désinvolture, mais Glissant était soucieux de faire sentir

quelque chose d'autre dans la langue, au-delà peut-être de la fidélité au texte. Cela m'avait beaucoup surpris.

FILIGRANES : En fait, il devait accorder une importance extrême au rythme aussi...

Fr.N. : Tout-à-fait. Décisive, oui.

FILIGRANES : Quelle importance avaient pour lui les autres arts, les arts plastiques, la musique aussi ? Y avait-il un dialogue, une inspiration... ?

Fr.N. : Le jazz, d'un point de vue théorique, est pour lui l'exemple majeur de la créolisation. Il ne cesse d'y revenir : comment le jazz, de manière "imprédictible", a pu naître dans les plantations du sud des États-Unis, avec des mélanges de rythmes ou percussions africains, de cantiques protestants, différentes sources (même si cela fait partie aussi de la mythologie du jazz, certains musicologues contestent ce genre d'interprétation)...

La naissance du jazz lui paraît être le côté merveilleux de la créolisation : une culture, un art inattendus à partir d'une situation d'aliénation, d'esclavage. Il y revenait sans cesse. Écoutait-il beaucoup de jazz pour autant ? Je n'en suis pas sûr, mais il avait beaucoup d'amis, d'excellents musiciens de jazz, qui ont composé avec lui, l'ont amené à intervenir sur des scènes de jazz.

Il était impliqué théoriquement et aussi affectivement par cette musique-là. Il aimait bien la musique classique savante

occidentale, il aimait Bach, il écoutait beaucoup Bartók, pour des questions de rythme, de pulsation.

Ses écritures en revanche sur des œuvres singulières ont porté essentiellement sur des œuvres plastiques. Là on peut rappeler la grande amitié et proximité avec des plasticiens. Roberto Matta mais aussi Agustín Cárdenas, Wilfredo Lam, sont des compagnons de vie avec lesquels il a énormément travaillé.

Comme vous le savez aussi, le rapport entre plasticiens, écrivains et philosophes se pratique beaucoup et participe à une espèce de communauté de goûts et aussi d'intérêts. Certains artistes ont besoin d'une préface écrite par un philosophe ou un grand écrivain et inversement ils peignent quelque chose pour un écrivain ou un philosophe.

Il y a une histoire à écrire, celle de ces relations-là, et Glissant a effectivement écrit sur des peintres, sur des photographes. Il aimait les peintures baroques ou expressionnistes, en revanche je pense qu'il avait du mal avec les installations, ce qu'on appelait le contemporain à la fin de sa vie. Il était resté fidèle, pas forcément à la figuration, mais à la "peinture peinture", avec de la matière, de la couleur, de l'expression.

FILIGRANES : Est-ce qu'il interrogeait le processus créateur du peintre, ou bien s'intéressait-il davantage à la réception du tableau ?

Fr.N. : C'est plutôt à la réception du tableau et à l'idée assez classique que dans un tableau on retrouve un monde, il s'agit donc pour lui de retrouver ce monde qui est au cœur de la création plastique. Même s'il était certainement proche du processus de création, il me semble que ses textes étaient plus sur l'idée qu'un peintre exprime une vision du monde.

FILIGRANES : D'ailleurs sur sa propre œuvre il n'y a pas non plus beaucoup de mouvement réflexif, non ? ... sur la création, l'élaboration des œuvres.

Fr.N. : Effectivement, il y a peu de métacritique chez Glissant. Je crois aussi qu'il était assez méfiant et distant à l'égard des discours universitaires sur son œuvre. Au fond cela ne l'intéressait pas beaucoup. Il s'intéressait surtout aux rapports avec les créateurs ; il se passionnait pour ceux qui étaient à ses yeux des aventuriers comme les peintres et les musiciens. Il se sentait proche d'eux.

Plutôt que l'origine, les commencements

FILIGRANES : Glissant conteste vigoureusement toute pensée qui soit une pensée de l'origine, une littérature de la genèse héroïque, et en même temps il revient toujours sur ce moment du trajet, du bateau négrier. Ne peut-on pas dire que ce soit une façon d'interroger l'origine, contrairement à ce qu'il conteste ?

Fr.N. : Glissant distingue l'origine du commencement. Quelque chose commence : de même que l'humanité a commencé en Afrique, il y a eu des commencements. Ces commencements sont-ils des vérités ? Tel est l'enjeu.

Glissant prend acte du commencement mais ne le fonde jamais comme vérité d'origine qui serait la clé de tous les développements ultérieurs. Quand il s'agit de penser la traite, la déportation, la transportation des Africains, c'est pour lui effectivement le point de départ des descendants d'esclaves, où qu'ils soient aux Amériques, mais Glissant propose un paradoxe tout-à-fait saisissant : l'origine de ceux qui n'ont plus d'origine est un commencement qui commence par une oblitération totale, ce qu'il appelle le "gouffre matrice".

C'est encore une matrice, certes, mais une sorte de broyeur aussi car des ethnies venant de différents endroits d'Afrique, ne parlant pas les mêmes langues, sont réunies, embarquées, entassées, meurent parfois au fond de l'Atlantique. On leur interdit de parler un quelconque langage originel. Cette forme de négation originelle pourrait être la perte de toute origine.

C'est là que Glissant renverse la structure en expliquant que cette négation peut être une chance, que cette absence d'origine peut être un commencement... De quoi ? d'une construction qui se fasse indépendamment d'une vérité d'origine.

C'est la situation de tous ceux qui, par rapport à la loi du maître, ont tenté de se constituer un langage, une culture, à la fois avec les bribes et les miettes qu'ils volent aux maîtres ou que les maîtres leur laissent - la langue est une part de ce butin - mais aussi avec les traces d'une culture qui n'est plus la leur.

Ce côté composite, cette nécessité de construire quelque chose dans la perte de toute origine est une chance pour Glissant parce qu'elle apprend à se penser indépendamment de l'origine.

On sait combien pour lui toutes les pensées généalogiques, les récits d'épopées fondatrices, les grands mythes de fondation et de filiation sont à l'origine d'exclusions, de meurtres de masse, de nettoyages ethniques... : ce qu'il appelle l'identité-racine et qu'il oppose à l'identité-rhizome. Par rapport à cela, il n'essaie pas de proposer un universalisme abstrait cherchant à oublier toutes les origines, mais il essaie de penser localement l'invention d'identités composites. Il y a donc non pas un, mais des commencements.

Disant cela, Glissant attaque tous ceux qui veulent retrouver une identité originaire, et se trouve en butte à l'afrocentrisme. Il essaie de dégager la revendication légitime des descendants d'esclaves de la mythologie originaire africaine. Il faut signaler à quel point Glissant était dans une position minoritaire par rapport aux Noirs américains.

L'idée dominante aujourd'hui depuis les épopées comme *Roots* d'Alex Haley est que les "African Americans" se définissent par leur origine africaine, mais, nous dit Glissant, cette Afrique est complètement mythique car l'Afrique d'autrefois n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui (la colonisation est passée entre temps) ; de plus, Américains et Caribéens ont leur propre histoire.

Lorsque Glissant est aux États-Unis, il a du mal à faire entendre sa voix face à des intellectuels noirs célèbres comme Cornel West ou Henry Louis Gates. Gates est un professeur de Harvard qui a beaucoup fait parler de lui en tant que proche d'Obama, il a été récemment pris à partie par des policiers ne voulant pas croire qu'il tapait à sa porte parce qu'il avait oublié ses clés ; il est aussi à la tête d'un empire universitaire et commercial puisque c'est lui qui propose un site en ligne de recherche généalogique des ancêtres africains. C'est toute la vogue des sites "African Ancestry" où les Afro Américains donnent un peu de leur salive pour qu'on fasse des recherches ADN.

Glissant se demande comment on peut fonder une recherche de l'identité sur une méthode policière ; de plus, pour lui l'idée que la vérité génétique puisse déterminer l'identité culturelle est une infamie.

FILIGRANES : Pensez-vous qu'il y ait eu des tournants, voire des ruptures dans l'œuvre de Glissant ou qu'elle se caractérise plutôt par une continuité ?

Fr.N. : Pas de ruptures, mais des tournants : quand on lit des textes des années 60 à 80, on voit que Glissant est très marqué par les luttes anticoloniales, les discours marxistes, par une analyse sociologique, anthropologique, économique des situations.

Le Discours antillais (1981) est un texte extraordinaire. Il va tellement plus loin que les déclarations de Césaire : il étudie les conditions économiques, le jeu de l'aliénation, de la compromission, et son analyse vise à redonner une force à la culture locale, à la langue.

Cette capacité d'analyse à ce moment-là est extraordinaire. Il le fait avec les outils et les structures du langage anti-capitaliste des années 70. D'ailleurs lui-même était dans la politique, ce qu'il a payé cher puisqu'il a été assigné à résidence en France et interdit aux Antilles pendant un certain nombre d'années. Il s'est ensuite largement dégagé de cette rhétorique, le moment important a été *Poétique de la Relation*, l'œuvre majeure de 1990.

Une autre fréquentation motivait, accompagnait ce tournant, celle de Deleuze et Guattari. Ça a été l'occasion d'une grande prise de distance avec le discours de l'orthodoxie marxiste.

Éclater pour tisser

FILIGRANES : Le concept de "Relation" était-il pour lui une manière d'éviter toute essentialisation des choses ?

Fr.N. : C'était une manière d'éviter les pièges de l'identité. Au lieu de penser les identités telles quelles, et ensuite la relation, il pose d'emblée le change, l'échange, la métamorphose, pour comprendre ensuite les identités au sein de ce processus. Identités faites de différences, de continuelle évolution, sans se nier, comme il le dit, "sans se perdre ni se dénaturer". Mais c'est le mouvement qui est pour lui fondateur et qui permet de penser ensuite des identités, au lieu de les envisager en elles-mêmes.

C'est pour cela que Relation est presque le seul mot qu'il écrit avec une majuscule. Tout ce qui relève de l'identité nationale lui faisait horreur, on l'a bien vu avec ce petit libelle écrit avec Chamoiseau, *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors la loi* ? (Galaade, 2007).

Même s'il avait quelques distances avec la politique institutionnelle, il savait quand même intervenir sur des questions politiques avec une force de révolte maximale.

FILIGRANES : Faut-il à cet égard parler de polyphonie ou d'éclatement ?

Fr.N. : Jusqu'à la fin, ses personnages, ses espèces de familles évoluent dans l'histoire avec une structure complètement polyphonique. Le dernier roman, notamment, *Ormerod*, reprend des figures historiques, comme par exemple Flore Gaillard. À chaque fois on revisite la Révolution française aux Antilles, Toussaint Louverture, et Glissant revivifie, recompose de manière très musicale tout cet univers romanesque. La polyphonie est de plus en plus marquée : Glissant s'est vraiment appliqué à éclater, à casser le récit. Ses mots à lui sont "entrelacs", "enchevêtrement", il s'agit d'éclater pour tisser. Quand on dit polyphonie, on risque d'y associer l'harmonie, ce qui n'est pas le cas : pour Glissant, l'image forte est celle du chaos.

Interview réalisée en décembre 2012 par Michèle Monte, transcrite et mise en forme par Monique D'Amore, Michèle Monte et Teresa Assude.

* * *

Parmi les dernières publications de François Noudelmann :

Hors de moi, Léo Scheer, 2006.

Le Toucher des philosophes. Sartre, Nietzsche et Barthes au piano, Gallimard, 2008 (grand prix des Muses 2009).

Tombeaux. D'après La Mer de la fertilité de Mishima, Cécile Defaut, 2012.

Les Airs de famille. Une philosophie des affinités, Gallimard, 2012.



Au fil de l'eau (1)
A.S.

Au fil du temps

Dans leurs solitudes premières, les hommes étaient nus
Nul besoin, nul désir n'altéraient leur candeur.
Au fil du temps, les hommes se multiplièrent.

Sortis du silence obscur des forêts profondes,
Les uns au nord épousèrent la blancheur des neiges,
Les autres au sud s'ancrèrent dans la chaleur des sables.
Les derniers préférèrent l'exotisme des îles.

Au fil du temps, les hommes s'accrurent par milliers.

Bientôt les troupeaux ruèrent dans les prairies,
Les branches ployèrent sous le poids des fruits mûrs
Les grappes et les épis tapissèrent
Les champs d'or et de sang.

Au fil du temps, les hommes se comptèrent par millions.

Les plus forts taillèrent le marbre et le granit,
Les plus habiles tissèrent le coton et le lin,
Dans la fournaise des hauts-fournaux
Coulèrent la sueur et l'acier.
Au fond des mines se mêlèrent nuits et chagrins.

Au fil du temps, surgi du monde insolite de l'Olympe,
Des cathédrales, de la monarchie ou de la république,
Un fleuve pervers d'édits et d'ordonnances,
De bulles et de canons, de chartes et de décrets,
Immergea les campagnes et les villes
Les empires et les patries.

Au fil du temps, insurrections, contestations, indignations,
Révolutions de fleurs ou de fusils,
Révolution numérique, réseaux sociaux
Se brisèrent sur les codes iniques
Gravés dans le marbre de l'imposture.

Au fil du temps, rien ne changea.

C.C.

3^{ème} partie
Le temps
à l'oeuvre

$$E=mc^2$$

On aimerait qu'il soit simple, le monde
comme une formule mathématique
trois lettres et un nombre
bien carrée
et ne plus en parler.
Le silence et y croire.

Trop facile,
car derrière la surface il y a la profondeur, l'interrogation.
"Tu crois... es-tu sûr que... et si ... ?"
L'épaisseur de l'écorce et ses stries parlent d'une histoire qui cache
des années de montées de sève,
d'incendies automnaux,
d'hivers dépouillés.
La canopée accueille les migrations, leur chant et leurs sortilèges.
L'éventail visible n'est que le miroir d'un monde souterrain.
Unité du tronc, né de l'entrelacs foisonnant
pour un éclatement fulgurant.

Au soir de ma quête,
je monte sur la colline
pour recueillir la lumière
dont tant sont privés.
Et je m'interroge
du vrai, du faux,
du laid, du beau,
de la vie, de la mort.

- Allons, fils, les chemins sont nombreux, tous te parleront.
Le plus important, c'est de marcher !

C. O.

Faut-il croire que la nuit n'a pas
voulu venir ce soir ?
Les chiens ne se sont pas tus
quand leurs maîtres
sont rentrés.
Certains disent même avoir
vu des arbres se tordre de
douleur.
C'était là-haut,
dans les bois où plus personne
ne va.
La pluie arrive,
droite comme ce rideau
qu'elle a tiré sur l'horizon.
Les vieux ne reconnaissent plus ces signes
de la terre. Il n'y a plus de repères
et l'affolement entretient le doute.
Même dans les cheminées, les feux
ne sont plus comme avant : la peur
des histoires que l'on raconte ne
fait plus rêver. Les hommes ont perdu
leurs mystères. Demain, il fera encore
jour. Pour combien de temps ?

A. D.

Transfert

J'ai été transférée d'un pays à un autre pays
dans un ventre de femme,
ma mère.
Elle, c'était dans un wagon de chemin de fer,
1945.
J'ai d'abord appris la langue de mon père,
(interdiction de parler la langue maternelle - du pays ennemi -)
puis celle de ma mère,
du pays de ma famille de l'autre côté de la frontière.

J'ai grandi.
J'ai aimé parler la langue maternelle étrangère,
j'ai aimé parler la langue paternelle familière,
j'ai traversé la frontière,
et petit à petit,
j'ai compris, beaucoup.

Vous pensez : âme russe.
Vous associez : grands sentiments, grande musique,
forêts profondes, et... communisme.
Ou bien : Moussorgski, Dostoïevski, Tchaïkovski, Tolstoï
et... Lénine.
Vous pensez : âme allemande.
Vous associez : esprit profond, belle musique, grande rigueur,
et... discipline.
Ou bien : Beethoven, Heinrich Heine, Bach, Goethe,
et... Bismarck
Vous pensez : âme française.
Vous associez : pensée libre, art de vivre, esprit frondeur,
et... révolution .
Ou bien: Berlioz, Victor Hugo, Debussy, Sartre,
et... Napoléon.
Mais Tchaïkovski, Beethoven et Berlioz font bon ménage,
Lénine, Bismarck et Napoléon sans doute aussi,
Alors ? ...

De "Heimweh" à "nostalgie",
de "gemütlich" à "art de vivre",
de "rabota" à "travail", à "labeur",
il y a des mondes, des barrières immenses.
Des surdités surgissent, volontaires ou fabriquées.
Des aveuglements éblouissent l'obscurité.
Et moi ?...

Je nage d'une rive à l'autre,
parfois aussi d'un rêve à l'autre,
perdant à chaque voyage
un peu de poids de nostalgie,
un peu de plumes laborieuses,
un peu d'images vieillissantes.

Ne jeter l' a-n-c-r-e ni d'un côté ni de l'autre
mais se servir de l' e-n-c-r-e pour traduire
l'intraduisible de mes sentiments,
pour réunir les contrariétés des contraires
de mes pays,
pour trouver de la douceur dans le sens.

À suivre...

M. S.

Aubagne, 17-2-2013

Discussion à deux voix, au coin de l'âme,
à bâtons rompus.

Première voix "Je t'aime..."

Deuxième voix "Moi aussi, je t'aime,
j'aime ton humilité à l'état brut.
Tu flirtes avec la mort."

Première voix "Et toi, tu flirtes avec la vie.
Souvent, tout deux, nous nous perdons
en nos déserts intérieurs."

Première voix "Oui, mais tu le sais,
la vie est mon professeur,
elle m'apprend ! ...
Quand je frôle la mort,
elle me donne d'autres vies.
Et quand je me dilue,
quand je m'éparpille
dans un chaos dansant,
elle ouvre une fenêtre inattendue !
Et là, alors, je vois se promener dans le ciel
des mots aux couleurs vives :
Liberté, Soleil, Ose être Toi,
Brin d'herbe, Confiance..."

Première voix : "Moi, je cavale après des futilités.
La vie, ce n'est pas ça !
Aujourd'hui je veux déplier mon âme,
pour que le passé, le présent et l'avenir
puissent y danser la java."

Première et deuxième voix :
"Oui, c'est ça la bonne idée,
ne pas nous prendre pour notre passé
ni pour notre avenir. Et arrêter, enfin,
notre bla bla bla intérieur sur le présent !
Et si nous la faisons breveter ? "

Effluves de ravissement

dans l'oubli inondé
on dérive
sur des rives enivrées
 inondés on dérive
 sur des rives
 dans l'oubli enivré
 on dérive
 sur des rives inondées
 enivrés dans l'oubli
 enivrés on dérive
 sur des rives
 inondés dans l'oubli
 inondés on dérive
 sur des rives
 enivrées dans l'oubli
 enivrés sur des rives
 on dérive
 dans l'oubli inondé
inondés dans l'oubli
on dérive
sur des rives enivrées
 on dérive
 sur des rives inondées
 dans l'oubli enivré
 enivrés on dérive
 sur des rives
 inondées dans l'oubli
 sur des rives enivrées
 inondés on dérive
 dans l'oubli
inondés sur des rives
on dérive
dans l'oubli enivré
 enivrés on dérive
 sur des rives
 dans l'oubli inondé
 inondés on dérive
 sur des rives
 enivrés dans l'oubli
 sur des rives inondées
 enivrés on dérive
 dans l'oubli

P. F.

3^{ème} partie
Le temps
à l'oeuvre

En voix d'extinction

Pleurez les langues mortes
les langues des matins du monde
passeuses d'humanité

Pleurez celles qui s'éteignent
les mères, les soeurs, les filles
oubykh, sames, dalmate
mannois, live, kikai
dames lettrées aux courbes estompées
aux sanglots étouffés, aux paroles brisées

Pleurez les langues qui se dissipent au couchant
les langues des nuits du monde

les chants taris, les ondes essoufflées
les voix muettes, les mythes silencieux
ainsi se perdent les poèmes restés lettre morte
ainsi se conte le déclin
s'oublent les maux des mots
et gagne l'indifférence.

C. L.



Au fil de l'eau (2)
A.S.

Les matins comme

Il y a des matins comme les autres
Et puis les autres,
Ceux qui ne ressemblent à aucun matin,
Ceux qui ne ressemblent à rien.
Il y a des matins où les murs flottent de travers,
Il y a des matins où le café remplit la tasse
Percée d'une petite bonde
Jusqu'à déborder sur la table, l'enivrant juste de couleur ;
Puis la table se gonfle, gonfle comme une éponge
Et se couvre de poils caoutchouteux ;
Alors, des rideaux à l'indienne,
Pleuvent des violettes sauvages,
Feuilles et pétales de soie
Dont le fil redevient chenille,
Se cabrent des crevettes roses
Galopant jusqu'au coquetier
Pour mâchonner à marée basse
Le papier doré des biscottes.
Votre collier de tentacules
Serre, serre à force de
Rétrécir sur votre cou de poulet froid
Tandis qu'une poupée s'étouffe
Au fond d'un paquet qui gigote.
Mais tous les crimes ne paient pas
Et la casserole qui chante
Son solfège de flatulences
S'est perchée sur la porte ouverte.
Beurrée avant d'être grillée,
La tranche de pain l'accompagne
D'un feulement presque animal
Qui vous remuerait jusqu'aux tripes

Si seulement vous l'entendiez
Mais vos oreilles sont bouchées
Par les ineptes commentaires
D'un turfiste radiophonique.
Il y a des matins comme ça,
Des matins où rien ne va plus,
Des matins où vous faites vos jeux,
Des matins où vous n'arrivez pas
À rentrer dans le personnage,
Comme les murs, le café, la table,
La tasse, les broderies de l'Inde,
La chenille et votre collier,
La poupée, la casserole
Et le plus humble morceau de pain.
Il y a des matins comme ça,
Où l'on cherche l'arrêt sur image
Pour rembobiner tout le film.
Il y a des matins comme ça,
Où l'on sent au fond de son crâne
Le poids de ses propres cheveux
Rebelles qui poussent à l'envers,
Où la vraie vie paraît si terne
Qu'on cherche un peu de poésie
Dans son for intérieur filandreux,
Les yeux encore au bord du vide,
L'esprit tout fumant de sommeil,
Afin de repousser l'instant
D'un tête-à-tête avec soi-même.

J-J. M.

Trop
ou "Miroir, mon beau miroir..."
ou "Trois filles en quête d'image"

Trop. C'est trop.

Un, deux, trois, quatre brouillons dans la corbeille à papier.
Cette fois, ma foi, je n'y arrive pas ! Mes petites cellules grises se trouveraient-t-elles en surcharge ? En ce moment, trop de projets.
Tant de rôles à jouer. Tant de costumes à endosser.

En outre, quand l'inspiration part en goguette et qu'en prime le thème imposé ne déclenche que des ébauches mal ficelées me faisant juste grimacer : beurk ! c'est mauvais... rébus !
Revenir au début.

D'abord, trouver la porte ! Sinon, entrer par la fenêtre !
Mais pour aller où ?

N'empêche, si je commençais par avancer à tâtons dans l'obscurité, à la recherche d'une idée.

Changer de masque. Appeler à la rescousse Philomène qui imprime des slams dans ma tête. Mais Philomène fait la sourde oreille. "Vous me la baillez belle, dit-elle".

Alors, demander assistance à cette autre habitante qui, en moi, invente des "Pola" ?

Mais cette colocataire est partie se balader avec crayon et papier du côté du Panier' ...

Hypothèse habile : modifier l'itinéraire. Prendre un chemin de traverse, glisser sur un éboulis, emprunter un escalier resserré. Ou carrément choisir une impasse qui oblige à revenir sur mes pas. Puis écrire à l'encre sympathique...

Néanmoins, ces diverses voies ne m'amenant que dans un temps sans rimes ni raison, ne me reste plus qu'à enjamber le muret barrant ma vision d'un texte adéquat. Passer de l'autre côté, le cœur hésitant. Qu'est-ce qui m'attend ? Bah ! Le savoir gâcherait le plaisir. Toujours garder le désir.

Sur le mur, il y a une poule qui picore du pain dur.

Le pain dur m'expédie dans le passé : une maisonnette en surplomb de l'anse de Maldormé², trois filles, un mois d'août.

Un autre muret par-dessus lequel les minettes jetaient des miettes aux poissons.

Dans ce cabanon, fixé sur un mur, un grand miroir décor 1950.
À tour de rôle, les trois amies avaient pris l'habitude,
en maillots deux pièces, de s'installer en face pour se détailler
scrupuleusement.

Marilyne se désolait toujours :

- Regardez cette poitrine ! C'est terrible d'avoir une si grosse poitrine ! Et mes jambes ? Pourquoi ai-je des jambes aussi lourdes ? Et mon nez...

Elle gémissait :

- En vérité, ce corps est-il bien le mien ?

Ah ! N'est-ce pas le propre de la plupart du commun des mortels
que de se vouloir différent ? S'effacer à la gomme arabique...

Patricia se situait dans un registre plus désopilant :

- À mon tour... Commençons par les jambes, hum ! ça va...

Le haut ? Ça va aussi... mais alors, admirez ce cul !

Elle se tapait sur les fesses, se dandinait devant la glace.

Je lui répondais (étant l'une de ces trois futiles adolescentes) :

- Il est parfait, ton derrière.

Et moi ? Mon apparence me convenait-elle ? Bernique !

Cette épaisse tignasse frisée, telle une fantaisiste perruque posée
sur mon crâne, n'était absolument pas à la mode dans les années
soixante. Je me rêvais avec une chevelure raide, lisse, aussi plate
que la surface d'un 45 tours !

Conclusion évidente du minutieux examen : nos enveloppes
extérieures étaient loin d'être en parfaite adéquation avec
le contenu de nos esprits. Chacune, face à une doublure non
conforme !

Laquelle était la vraie, celle du miroir ou celle du mental ?

Patricia, rigolarde, assurait :

- Au moins, aux yeux des parents, nous sommes les plus belles !

Ah ! Un reflet de plus...

Et les copains, renchérissait Maryline, ils nous voient comment ?

Bigre, cela faisait beaucoup de filles dans une si minuscule maison.

Aujourd'hui, Marilyne se mire dans le regard de Dieu, Patricia a
choisi d'entamer une nouvelle vie au pays de Don Quichotte.

Et moi ? Moi, je cherche le premier mot de la première ligne
d'un texte sur la multiplicité... mon âme ébauche un sourire comme
celui du chat du Cheshire³.

J. A.

¹ (13001) et prochaine aventure de *Pola de Marseille*

² (13007)

³ *Alice au pays des merveilles* (Lewis Carroll)

Mailles à partir

*Laissons passer les mots. Laissons couler les mots de sable.
Partir c'est donc aller vers les mots.
Ce voyage cependant n'est pas de tout repos.
Il ne va pas sans mailles à partir.
Avec qui ?*

André Bellatorre

Un long poème sans fin
Une simple empreinte que l'on s'efforce d'agrandir,
absorbé dans sa tâche
- non il n'y a pas de faute d'orthographe -
avec une patience d'ange et de démon,
au fil des nuits,
avec la lune au bout des ongles
qui s'enfonce dans la glaise des figures,
avec les mailles à partir
du métissage des rimes et des raisons d'exister.

Absorbé dans sa tâche
en se gardant de tout enthousiasme :
sens caché, remplissage de feuilles,
feu et sable de métaphores vives ou calcinées.

Un long poème sans fin :
un rituel d'oubli et de présence
- aux mots, au monde, à soi, aux autres -
que l'on s'efforce d'annoncer, d'inaugurer, de susciter,
à l'épreuve de la genèse d'un poème sans fin et sans
commencement,
ce commencement qui n'en finit pas.

J-J. D.

Règne la pie
pas de deux
Tressautière

L'étendue verte à nouveau
petites pointes se haussent
alors que j'écris
une échappée de broussaille
crinière d'archanges
gagne le haut des vitres
et les rouges colombes d'orage
ici naîtra le poème
à ce point d'intersection

Coupant au plus court
sans bride ni éperons
narguant le doux
le terrible
je me rue.

M.C. R.

Waelium

Mais non, on ne glisse pas sur l'eau. C'est plus difficile. On entend gronder l'hélice dont l'axe parcourt de bout en bout l'animale déraison de quitter les terres.

W.A.E...LIUM (quel nom étrange) et la tôle vibre davantage comme un sol jamais promis, pourquoi le serait-il, les mouettes folles font plusieurs corps délestés, le ciel est une glace désobéissante où vit mon père, le ciel s'ouvre comme une steppe plus haute que les cheminées, l'horizon est noir, plus noir encore avec les têtes sur le pont, levées. Il y aurait tant de routes à prendre, à tout écouter, contre les parapets, contre la nausée du départ, contre le goût résigné de prendre ce chemin des fonds abyssaux où tremblent visages et mains, dans un nord encore perdu, dans ce réel où nous fixons nos pieds, nous, plus petits que des bouchons flottés.

F. F.

Elles

Les méduses dans le tissu, elle les attrape.
Par des fils de broderie, leurs filaments sont perlés.
Pourquoi les enferme-t-elle sous des globes de verre ?

L'autre Elle découpe des mots dans des livres.
Ils font des ponts. Que vont-ils nous montrer ?
Un regard infini, des mots ponts dans un silence de colle.
Les ponts se croisent.
Les mots se chevauchent.
Tout est léger.
Prêt à s'envoler.
Plus bas, une pierre ronde grosse comme un boulet.
Une plaque d'acier ne permet pas qu'on s'échappe.
C'est un appel au calme, à la sérénité de l'immuable.
C'est étouffant.
Nous recherchons les méduses qui s'envolent.

Une autre Elle s'amarre à nos vies.
Ses grains de beauté sont transformés en voix lactée.
Sous son doigt, elle se dessine un corps céleste.
Cet indicible lien avec l'univers l'accroche à la nuit.
Elle n'arrive pas seule, elle migre avec d'autres Elles.
Elles échafaudent une symphonie avec la nature.
Leurs rides sont des racines de leur vie.
Leurs visages s'ancrent dans nos terres.
Sous nos regards, leurs corps brûlent comme des feuilles mortes.
Leurs silhouettes se transforment en cendres.
Qu'ont-elles à se consumer ?
Dans cet abandon gronde une indicible révolte.

Nous chaloupons parmi les mères.
La nostalgie des phares nous oblige à tout relancer.

P. M.



S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.

Commander d'anciens numéros

"Éloge de la relation" (N° 84)
"Nouvelles bouteilles à la mer" (N° 83)
"Si rien de radical n'advient" (N° 82)
"Passer outre" (N° 81)
"D'une forme, l'autre" (N° 80)
"Entre-Deux" (N° 79)
"Histoires de papiers" (N° 78)
"Promesses, prémices" (N° 77)
"Tapis de la mémoire" (N° 76)
"Preuves obstinées" (N° 75)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les dates des séminaires 2012-2013 sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur
http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 85 "Dans le multiple" - Mai 2013

Directeurs : Michel et Odette NEUMAYER

Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409
1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Maquette et frappe

Michel et Odette NEUMAYER - Dépôt chez l'imprimeur
le 22 mai 2013. Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE
DÉPÔT LÉGAL 2^{ème} trimestre 2013

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Arlette ANAVE

Jeannine ANZIANI

Teresa ASSUDE

Claude BARRÈRE

Chantal BLANC

Christian CASTRY

Monique D'AMORE

Nicole DIGIER

Francis FINIDORI

Marie-Claude FOURNIER

Christiane LAPEYRE

Michèle MONTE

Agnès PETIT

Marie-Christiane RAYGOT

Françoise SALAMAND-PARKER

Anne-Marie SUIRE

Any SOUCHOT

Directeurs

DE PUBLICATION

Odette et Michel NEUMAYER

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

n°85 : "Dans le multiple"

(Mai 2013)

FILIGRANES

1, Allée de la Sainte-Baume

F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE

www.ecriture-partagee.com

Prix au numéro : **10 euros**

Abonnement 4 numéros : **30 euros**

**Parution
quadrimestrielle**

(ISSN 0296-6409)

F